

Concours Philosophier  
2002-2003

Le divertissement est-il  
le nouvel opium du peuple ?

Le dogme hédoniste

par

Julien Ducharme

page 7

L'illusion du bonheur de l'homme moderne

par

Anne Parent

page 17

***l'œil oblique***

numéro 4

**Créé en 1988 lors du lancement de la Décennie du développement culturel 1988-1997 de l'UNESCO, le *Concours Philosophes* s'adresse aux élèves des établissements de niveau collégial. Coordonnée par le Collège François-Xavier-Garneau, l'équipe responsable de l'édition 2002-2003 du concours a bénéficié du soutien de nombreux partenaires dont le ministère de l'Éducation, la maison d'édition Chenelière, McGraw-Hill et le quotidien *Le Devoir*.**

Le Canif souhaite remercier René Dansereau et Victor Sheitoyan, du département de Philosophie du cégep du Vieux Montréal, pour leur collaboration à cette publication.

Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost

L'esprit sérieux, apollinien pourrait-on dire, condamne le divertissement comme une fuite devant le sentiment tragique de la vie. Cette pensée austère, rigoriste nous enjoint de nous en tenir à l'essentiel parce que nous sommes mortels. D'autre part, l'esprit jouisseur, dionysiaque, nous invite au plaisir, ici et maintenant, et, puisqu'il nous faut mourir, à profiter de la vie. Mais le divertissement n'est-il qu'un opiacé dionysiaque? Ne peut-il pas être aussi apollinien? Comment concilier ces deux réalités de la vie en l'homme? Et de quelle nature est le divertissement? Difficiles questions auxquelles ont tenté de répondre nos deux lauréats au *Concours Philosophier* 2002-2003. Bonne lecture et surtout bon divertissement!

*Victor Sheitoyan*  
*Professeur de philosophie*



### **Julien Ducharme**

Agé de 20 ans, cet ancien étudiant du programme Histoire et civilisation du cégep du Vieux Montréal a remporté un quatrième prix au *Concours Philosophe*. Julien Ducharme poursuit aujourd'hui ses études à l'Université du Québec à Montréal, en Science, technologie et société, et il ambitionne d'œuvrer en environnement.

## Le dogme hédoniste

La volonté de se divertir est un comportement commun à tous les êtres humains. Lorsqu'on remonte les traces de la civilisation, l'universalité du divertissement apparaît comme une évidence. Chaque époque et chaque peuple a ses jeux, ses fêtes, ses musiques, ses danses, autant d'amusements qui caractérisent et qui distinguent les cultures. Si le divertissement apparaît clairement comme un trait de la culture, son intemporalité et sa présence dans toutes les sociétés confirment qu'il est inexorablement lié à la nature humaine. Ce comportement remplit des nombreuses fonctions fondamentales tant pour l'individu que pour la communauté. Le tronc de l'arbre de la connaissance prend racine dans le jeu. L'enfant, qu'il soit humain ou animal, développe ses connaissances essentielles grâce à cette terre qui nourrit le cerveau et qui soulage l'âme du poids du monde. Le besoin de se divertir, étant inscrit dans chacun de nous, assure, en partie, la cohésion sociale. Bien que la nécessité de se divertir ne soit pas la plus primaire dans la pyramide des besoins, il n'en demeure pas moins que celle-ci s'ajoute aux autres et que c'est précisément la nécessité de répondre à un large spectre de besoins qui pousse les humains à se constituer en communautés. Puisque les sociétés modernes ont su affranchir l'humain des contraintes biologiques, les besoins d'ordre supérieur (se divertir, s'actualiser, *s'émanciper*) voient leur fonction cohésive occuper plus de place, jusqu'à devenir les préoccupations premières qui forgent l'ordre social. À l'image

de l'utopie imaginée par Aldous Huxley, dans *Le Meilleur des mondes*, la modernité s'est articulée autour des loisirs, à un point tel qu'il est inquiétant d'éteindre l'écran obscurantiste et de regarder les dangers que représente le divertissement pour les individus et pour la civilisation. *Le divertissement est-il le nouvel opium du peuple?*

Avant d'entreprendre le *discours critique* de la société de divertissement, il vaut mieux clarifier les concepts clés de cette dissertation. Le terme « divertissement » est employé ici comme une occupation qui écarte, qui détourne l'être humain des pensées angoissantes, comme la mort, et des problèmes qui devraient le préoccuper. Il adjoint à ce rôle soit une aliénation ou un apprentissage, soit les deux. Les activités humaines qui peuvent entrer dans le cadre de cette définition sont nombreuses. Du billard aux spectacles, en passant par le magasinage et les jeux vidéos, jusqu'aux sports extrêmes et au travail aliénant, passif ou excessif<sup>1</sup>, l'étendue de l'océan du divertissement est gargantuesque. L'opium signifie un agréable assoupissement moral et intellectuel qui permet une distanciation avec le réel et les maux et les problèmes qui lui sont rattachés.

À la question, il faut répondre de façon prudente. En effet, si la modernité occidentale se caractérise, entre autres, par une généralisation de la béatitude engourdie, il n'en va pas de même dans toutes les sociétés : bon nombre de communautés centrées autour de la religion *persistent* à l'érosion morale que causent les idées contemporaines. Malgré cela, au cours des siècles, il y a eu une véritable transformation au sein des valeurs, du moins, dans l'histoire occidentale. La quête éperdue du bonheur, amorcée par les idées des Lumières, promulguée par les révolutions française et américaine et portée à son

---

<sup>1</sup> Les bourreaux de travail qui exercent un métier embêtant et répétitif, n'ont pas de temps pour s'arrêter et philosopher sur leur condition...

zénith dans la société de consommation, a supplanté la souffrance chrétienne génératrice de Rédemption, issue d'un sombre Moyen Âge où l'existence ressemblait à une damnation. À cette transfiguration éthique se greffe une nouvelle forme d'anesthésie: le divertissement! L'homme moderne libéré de Dieu, des contraintes du travail agricole harassant et de la mortalité précoce, se retrouve seul face au monde moderne colossal et terriblement complexe. Dépassé par ce gigantisme, par cette pression de tous sur chacun, il cherche à s'en préserver à défaut de le maîtriser. À cette terrible pression s'ajoute le poids des jours, la *monotone quotidienneté*, la banalité d'une existence ordinaire. Alors que les Lumières voyaient dans la liberté de l'homme la possibilité d'accéder à une conscience citoyenne, l'ennui et le sentiment d'impuissance poussent les héritiers de la liberté, réclamant leur droit au bonheur, à sombrer dans un hédonisme individualiste où la consommation et le divertissement deviennent les principaux piliers de la vie sociale... de la vie tout court.

Il faut un *humour cynique* pour remplacer le terme « religion » par « divertissement » dans l'expression célèbre de Karl Marx, parce qu'en effet le divertissement a remplacé la religion, mais il joue le même rôle: préserver la masse d'une sagesse troublante qui pourrait compromettre l'ordre établi. *Ils ont changé de dieu pour qu'on reste à genoux*<sup>2</sup>. Émile Zola a été l'un des premiers à comprendre que l'industrialisation n'est pas seulement exploitation et destruction de la nature; c'est également la création de merveilleux. L'opulence est à la source de désirs illimités. Pour la plupart de nos contemporains, le *shopping* est une activité divertissante qui permet de canaliser les frustrations accumulées, de se consoler de la triste réalité monotone, *d'oublier son vide intérieur*... Pas de doute, de Pékin

---

<sup>2</sup> Richard Desjardins, chansonnier québécois.

à New York, magasiner est un divertissement populaire. La consommation et ses mythes forment une religion dégradée dans laquelle le culte de la nouveauté est célébré chaque 20 ~~minutes du rituel publicitaire animé~~<sup>3</sup>. Ô dieu Innovation, comble nous de toutes ces marchandises nouvelles qui nous étonnent sans nous surprendre. La fonction de ce mythe est de laisser paraître une évolution nécessaire et une continuité sans faille, afin que nous ne nous changions pas nous-mêmes. Cette Église qu'on nomme supermarché<sup>4</sup>, ces Évangiles que nous nommons publicité, nous montrent une opulence qui nous laisse croire à la résurrection infinie des choses, à la perpétuité des ressources<sup>5</sup>. Ces messages créent des nouveaux besoins, nous incitent à la surconsommation, valorisent la culture de la circulation dont se nourrit le système capitaliste plutôt que celle de la préservation écologique. Ils encouragent un mode de vie aliéné dans lequel la priorité est accordée à l'argent, à un concept, à un chiffre, à un symbole plutôt qu'à la réalité humaine. En ce sens, nous n'avons pas vraiment évolué depuis nos aînés qui, à l'époque médiévale, plaçaient Dieu au centre de leur univers, plutôt que l'humain. *Qu'avons-nous fait de l'humanisme et de son désir d'émanciper l'homme?*

Dans la modernité, les loisirs et la chimère consumériste jouent le rôle de battre la mesure dans la symphonie de nos existences. Aussi pitoyable que cela puisse paraître, à notre époque, c'est ainsi que la vie se meut, entre le travail et le divertissement. *Boulot, vidéo, casino, dodo, condo et conso...* Les

---

<sup>3</sup> La publicité donne une voix, une vie, une âme aux marchandises. Pensez à M<sup>r</sup> Mini-Wheats ou à Fido.

<sup>4</sup> Grande surface, centre d'achats et autres...

<sup>5</sup> Ce qui est faux et très dangereux dans un contexte où 50% des réserves d'hydrocarbures seront épuisées d'ici 2010, une triple crise s'annonce: le réchauffement climatique, la crise énergétique et une tension géopolitique insoutenable au Moyen-Orient. À ce sujet, consulter l'*Économie hydrogène* de Jeremy Rifkin.



enfants gâtés de l'Histoire, qui oscillent entre l'école de la consommation et la religion de l'avidité, ne se libèrent pas de la logique infantile et ne parviennent jamais à l'âge des responsabilités. L'urgence du plaisir, l'accoutumance au don et à la récompense, la soif d'amusement, éloignent de tout ce qui, dans la vie, demande attente et maturation. Dans une société rythmée à l'impératif publicitaire, qui conditionne à la hâte, il n'y a simplement pas de place pour la réflexion, pour la transcendance, pour l'émancipation. Ce qui résulte de cette vacuité, c'est l'incapacité de remettre en question son propre jugement et donc de se sortir de cette roue qui emprisonne l'âme, qui réduit l'individu au statut médiocre de consommateur où la liberté s'effectue sous forme d'un choix entre deux marques de cola. *D'où l'importance de l'éducation dont le rôle est de former l'esprit critique, quoique de nos jours, nous formions les jeunes au travail spécialisé et à la consommation...*

La télévision, en plus d'être la prêtresse de la société de consommation, est également le meilleur exemple d'un divertissement qui aliène. Ce médium récréatif qui, avec ses films, ses téléseries, ses jeux et ses conseils achats nous hypnotise comme des papillons de nuit autour d'une lumière, remplit la fonction de divertir avec un minimum de contraintes. Fétiche de l'homme occidental, l'idole de la maison exploite notre tendance à la paresse, à la passivité distraite, nous assigne au **sofa et encore une lettre** dissolution de soi vers les images<sup>6</sup>. Cette boîte à écran trafiquée de sang, de sport, de sexe et de scandale, programmée au nom de cette récurrente notion de profit, nous désapprend à regarder le monde. Elle porte au même niveau l'information, la publicité et le divertissement. La nouvelle rapide, simple et distrayante, et le recours au sensationnalisme infantilisent l'auditeur. La télévision prône la violence dans la résolution des conflits, montre un héros qui s'élève

---

<sup>6</sup> BRUCKNER, Pascal. *La Tentation de l'innocence*.

au-dessus de la masse et qui résout les problèmes de la collectivité, valorisant ainsi le mérite personnel au détriment des solutions collectives<sup>7</sup>. La télévision fait rêver à la vie des gens riches et célèbres, ignore les injustices sociales et aliène ainsi les plus démunis. Elle viole les cerveaux par la voie subliminale, manipule l'opinion publique et fabrique son consentement en temps de guerre. Alors qu'elle promettait une ouverture au monde, prétendait amener l'univers dans le salon, lorsqu'on l'éteint, elle nous laisse gavés d'images, incapables de discerner l'essentiel de l'insignifiant, désensibilisés et impuissants face à ce qu'elle nous montre et ne nous explique pas.

Pire encore, la consommation et l'abondance des loisirs ne nous comblent jamais totalement, d'où le recours massif à toute une gamme de psychotropes allant du Prozac à l'héroïne en passant par l'alcool et la marijuana. Ces béquilles de plomb qui offrent un soutien existentiel éphémère, alourdissent l'*absurdité* de la vie par plus de vide, amorçant un cercle vicieux qui plonge l'individu déconnecté dans une torpeur malade. Certes, les divertissements ajoutent saveur à la banalité, meublent le quotidien, mais ne nous apportent jamais ce qui est la source d'une joie profonde: l'expérience intérieure et la construction de soi, la vertu, disait Aristote. Il subsiste toujours une lacune au bonheur de celui qui est noyé dans la télévision, la pub et la consommation, et pour cause; ce qu'il lui manque, personne ne peut lui vendre, seul un pénible travail personnel de volonté intérieure lui permettrait de combler ce trou existentiel.

Cette dissertation serait incomplète si elle ne faisait pas un survol des divertissements qui élèvent véritablement l'âme. En effet, le divertissement peut prendre de nombreuses formes, et elles ne sont pas toutes aliénantes. L'art, exutoire par excellence des sentiments, adjoint à sa fonction divertissante

---

<sup>7</sup> Exemples: Superman, Rambo.

un catalyseur de volonté, une ivresse qui éveille les *forces actives*, disait Nietzsche. La musique, *nourriture de l'âme*, est un langage pour exprimer une dimension humaine qui ne se communique pas par des mots. Parfois, le théâtre et le cinéma, tout en distrayant, posent un regard instructif sur le comportement humain. La littérature véhicule les pensées, suscite des réflexions, ouvre une porte sur des univers inconnus. La créativité est une construction de soi et elle inspire la recherche de perfection. D'autres amusements ont la propriété d'améliorer l'être humain. Le jeu d'échecs forge l'esprit logique, développe la mémoire, la concentration et la prévoyance. En ce sens, certains divertissements permettent des apprentissages et ne sont pas à blâmer. Parce qu'il est naturel de parfois baisser les bras, de se laisser aller, aussi bien le faire d'une manière à accomplir des apprentissages plutôt qu'en s'aliénant doucement. Malgré cela, il faut bien comprendre, qu'en général, le divertissement n'éduque qu'à lui-même. C'est pourquoi celui-ci ne peut pas, à lui seul, élever l'esprit au delà du *seuil de la morale hédoniste*.

Ainsi va la fable des temps modernes, la plèbe libérée se constitue en classe moyenne non pas pour s'engager dans la collectivité, mais pour s'enliser dans un abêtissement délicieux, dans un *ascétisme du loisir* aveugle et « énergivore », laissant ainsi à la postérité un héritage entropique désastreux. Du bonheur, les modernes ne connaissent que la notion de bien-être privé. Faire des loisirs et de la religion de la consommation le sens de la vraie vie, c'est placer le spectaculaire, le caprice, l'insouciance, le plaisir contemplatif et la propriété comme valeurs absolues ; c'est promulguer le droit à l'irresponsabilité des gens de 7 à 77 ans. Jusqu'où ce goût pour les futilités distrayantes peut-il enrayer en nous le désir pour la réflexion et la sagesse ?

La sagesse suit une évolution similaire à celle d'un arbre. La conscience, comme une graine, est plantée dans la terre du jeu, s'alimente de celle-ci, élève sa tige à travers elle,

transcendant progressivement la volonté de plaisir, puis un jour, une partie émerge et est noyée d'une vérité lumineuse de laquelle elle s'inspirera pour grandir. L'*étonnement* porte l'esprit comme une sève salvatrice jusqu'aux plus hautes feuilles, jusqu'aux dernières cimes de la forêt du savoir. Le danger est bien sûr de stagner sous forme de graine, de ne pas déployer son potentiel, de rester dans la terre du jeu, de croire que le bonheur s'y trouve, alors qu'il est aussi imprévisible que la pluie.

---

#### BIBLIOGRAPHIE

DUROZOI, Gérard et André ROUSSEL. *Dictionnaire de philosophie*, Nathan, 1999.

RUSS, Jaqueline. *Philosophie: thèmes et textes*, Armand Colin, 1997.

HERSCH, Jeanne. *L'Étonnement philosophique: une histoire de la philosophie*, Gallimard, 1993.

HUISMAN, Denis. *L'Art de la dissertation philosophique*, 6<sup>e</sup> édition, Paris, SEDES, 1965.

BRUCKNER, Pascal. *L'euphorie perpétuelle: essais sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2000.

BRUCKNER, Pascal. *La Tentation de l'innocence*, Paris, Grasset, 1995.

HUXLEY, Aldous. *Le Meilleur des mondes*, Paris, Press Pocket, 1977 (original: 1932).

SIROIS, Michèle. *Le Monde contemporain*, Montréal, Les Presses du CVM, 2002.



**Anne Parent**

Étudiante au cégep du Vieux Montréal à la session d'hiver 2003, Anne Parent est inscrite au programme Histoire et civilisation. Avec l'appui et les encouragements du professeur Victor Sheitoyan qui a su lui faire aimer la philosophie, elle participe au *Concours Philosopher*. Elle voit sa dissertation primée et elle obtient un cinquième prix. Anne Parent terminera, en juin 2004, sa première année de Droit à l'Université de Sherbrooke.

## L'illusion de bonheur de l'homme moderne

« La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. » (*Sur la religion*, Marx et Engels)<sup>8</sup> Ces paroles furent dites par un homme qui marqua l'histoire de l'humanité: Karl Marx. Cette citation en particulier montre une plaie profonde qui fut toujours en l'homme, celle d'un incessant besoin d'une bouée pour s'agripper et s'assurer que tout n'est pas perdu. En effet, longtemps la religion fut-elle la lumière d'une vie meilleure malgré les réalités difficiles, longtemps fut-elle l'espoir même d'une fin heureuse, du bien malgré le mal. Mais ces espoirs peuvent-ils n'être qu'illusions? Illusions nécessaires pour accepter ce qui n'est pas acceptable? C'est pourtant la vision qu'avait cet homme célèbre. Pour lui, la religion n'est que le *bonheur illusoire* du peuple, bonheur nécessaire au peuple pour qu'il tolère les misères qu'il subit et les sacrifices qu'il doit faire. Les sociétés occidentales d'aujourd'hui ont cependant bien changé et ainsi la religion est désormais déçue. Cela ne signifie pas pour autant que les misères ou les sacrifices du peuple aient disparu, encore moins que le peuple n'a plus besoin de bonheur pour survivre à la réalité. Un nouvel élément a d'ailleurs fait surface dans nos sociétés modernes: la culture de masse. Le cinéma, la musique, la télévision ont pris

---

<sup>8</sup> Site PhiloSophie: <http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie>

une place plus qu'importante dans la vie de tous et chacun. On assiste donc au déclin de la culture générale au profit d'une culture de masse basée sur le divertissement. On peut, de fait, être amené à se demander si le divertissement n'est pas le *bonheur illusoire* contemporain, si *le divertissement est le nouvel opium du peuple*. Il faut comprendre premièrement que la réponse à cette question implique bien des clarifications. Entre autres, il est essentiel de définir ce qu'est le divertissement et ce qu'il englobe. Ensuite seulement est-il possible d'évaluer à quel point le divertissement pourrait rassasier le peuple en illusions.

En premier lieu, il est indispensable d'établir une signification au mot divertissement et ce qu'il implique. Du latin *divertere*, le mot divertir signifie « se tourner en sens opposé, détourner, soustraire. »<sup>9</sup> Dans une définition plus moderne, on entend toujours par divertissement une notion de détournement, mais cette fois-ci, spécifiquement au sens de détourner de chagrins, de soucis; amuser, égayer. Ainsi, dans l'une ou l'autre des définitions, on entend que le divertissement serait un moyen de *détourner*, de faire diversion. C'est donc une forme d'illusion qui fait que, pour au moins un moment, la réalité ne semble pas être ce qu'elle est. Mais le divertissement semble prendre plusieurs formes plus ou moins néfastes, comme certaines drogues peuvent seulement givrer les sens et d'autres complètement faire chavirer corps et esprit. Il est donc de ces divertissements qui font penser (à autre chose, mais penser!), qui font réfléchir. Ces divertissements nourrissent l'âme de l'homme, le satisfont et ne le laissent ni béat, ni dépourvu de réactions. Ces divertissements seraient qualifiables de constructifs, de divertissements sains. Dans cette catégorie pourraient se retrouver les pièces de théâtre où tout est à admirer, où les propos portent à réflexion et le message fait grandir. Il

---

<sup>9</sup> FOULQUIÉ, Paul. *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presse universitaire de France, Paris, 1969, p. 184-185.



pourrait aussi s'y retrouver la lecture d'un ouvrage minutieux et ingénieux qui fait vibrer autant le cœur que la tête. Or, il est de ces divertissements complètement vides de contenu et qui ne font que figer tout en place pour un moment. Ces divertissements sont superficiels et dépourvus d'un quelconque contenu. Un regroupement pourrait être fait sous le thème divertissement abrutissant, aliénant. Toute présentation massive de séances de pseudo sport à relents barbares ou encore obsession pour une émission de télé aux allures synthétiques et artificielles se regrouperaient sous ce thème. Malheureusement, avec le déclin de la culture générale actuelle, la popularité des divertissements de type abrutissant semble être fulgurante. Est-ce donc ce type d'illusions que consommerait le peuple moderne après la mort de la foi religieuse?

Quoi qu'il en soit, l'opium du peuple semble avoir bel et bien dévié vers le divertissement, et plus particulièrement le divertissement de type abrutissant. C'est la société de consommation qui régit les systèmes économiques, et les systèmes de production d'aujourd'hui semblent avoir conditionné le peuple à consommer son divertissement comme n'importe quel autre produit. On veut oublier, on veut tasser, mettre de côté le « mé-tro, boulot, dodo » et ce, à n'importe quel prix. Le divertissement abrutissant entre donc en jeu comme une échappatoire facile et surtout disponible, partout et facilement. L'homme est un être de désir, et particulièrement un être qui désire le bonheur: « C'est rendre un homme heureux, de le divertir de la vue de ses misères (...) » (Pascal)<sup>10</sup> Comme la religion était jadis une promesse de bonheur éventuel, le divertissement se veut un pont pour atteindre un bonheur temporaire, sans quoi l'homme erre sans but ni vitalité: « (...) qu'une prompte satisfaction vienne à lui enlever tout motif de désirer, et les voilà

---

<sup>10</sup> Idem 2.

tombés dans un vide épouvantable, dans l'ennui; leur nature, leur existence, leur pèse d'un poids épouvantable.» (Schopenhauer, Arthur)<sup>11</sup> Ainsi, l'homme se doit de combler les vides de son existence et oublier pour un moment sa misère. Il s'abreuve, se drogue de spectacles bidons, de musique aux mélodies synthétiques et aux paroles incohérentes, de séances de sport aliénantes dans un stade en liesse. Il veut dormir, mais rêver, et ce rêve doit être beau, doit être heureux. «Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir. Le spectacle est le gardien de ce sommeil.» (Debord)<sup>12</sup> Le divertissement abrutissant est donc le somnifère par excellence offert à la masse pour combler son besoin de dormir sur la réalité. Il est l'illusion proposée pour oublier un instant la réalité. Mais ce divertissement est tout ce qu'il y a de plus faux en tenant compte du fait que la médiatisation contrôle l'information et les présentations. Pourtant, le peuple dans son constant besoin d'apparence de bonheur, préfère cette fausseté à la réalité... «Et sans doute notre temps (...) préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être...» (Feuerbach)<sup>13</sup> L'empire occidental d'aujourd'hui se saoule de la culture de spectacle, d'images et de représentations qui lui font croire, pour un instant, que la vie est différente.

Nous ne pouvons nier ce fait en disant que c'est impossible ou improbable, car l'histoire nous apprend qu'un tel phénomène a déjà été observé dans une civilisation antérieure à la nôtre. En effet, la civilisation romaine a connu une période où le jeu prenait une place prépondérante dans la vie des citoyens. Pen-

---

<sup>11</sup> Site PhiloSophie, « Le monde comme volonté et comme représentation, tome I », p. 323-325, Alcan.

<sup>12</sup> DEBORD, Guy. *La Société du spectacle*, Éditions Gérard Lebovici, Paris, 1987, p. 16.

<sup>13</sup> Idem 6, p. 7.

dant une période de crise, l'empereur donnait lieu à des jeux sanglants où des gladiateurs s'entretuaient ou se battaient avec des animaux sauvages jusqu'à la mort. La plèbe se rendait dans les estrades de l'arène pour assister à ces représentations horribles. Il est vrai que le type de divertissement ici traité est différent, mais il reste que pendant que le peuple assistait aux jeux, il ne pensait pas à sa condition misérable et ne manifestait pas à l'empereur sa détresse. Pour un moment, le citoyen était distrait de la réalité, à son propre contentement et à celui de l'empereur. Le divertissement constituait donc l'illusion nécessaire pour endormir le peuple. Un autre aspect pourrait démontrer la justesse d'une telle idée, car on pourrait être porté à mettre en question sa validité en se disant que la société de spectacle est partout, mais que la religion a encore une importance considérable pour certaines personnes. Cette affirmation est vraie, mais bien que certaines personnes soient encore bien religieuses, l'institution comme telle a complètement disparu pour laisser place à la mainmise de la culture de masse médiatisée. Et ces personnes ne peuvent être indifférentes à tous ces produits médiatiques qui les environnent. Y a-t-il seulement une maison où il n'y ait pas de télévision ou de radio? Prenons un exemple beaucoup plus concret: les sociétés où la religion est encore dominante. Dans le contexte actuel, il est intéressant d'observer la civilisation islamique où les hommes sont soumis à un régime religieux sévère. Le divertissement de type aliénant ne trouve pas sa place dans ces sociétés. Certes, les gens doivent lire et écrire, mais ils ne consomment certainement pas tous les produits médiatisés qui véhiculent la culture de masse, comme dans la civilisation occidentale. Bref, ils ne se ruent certainement pas au cinéma pour aller voir le dernier grand « hit » américain, du moins, pas encore. Une société où la religion est encore très présente ne démontre pas une culture de masse médiatisée et une obsession pour les divertissements abrutissants. Cela n'implique pas pour autant que la

religion soit, en quoi que ce soit, mieux que le divertissement. Le simple fait est que le divertissement aurait bel et bien remplacé la religion dans la société où celle-ci a chuté.

Finalement, l'affirmation que le divertissement est le nouvel opium du peuple s'avère exact en grande partie. Puisque la religion n'est plus dominante dans nos sociétés et que l'homme manifeste un incessant besoin de sécurité par rapport au bonheur, un substitut à la religion a dû se mettre en place. Malheureusement, la culture de masse qui implique toute la médiatisation, que ce soit Internet, la télévision et le cinéma, la littérature à succès ou la musique, propose un divertissement duquel résulte un abrutissement, une aliénation de l'esprit. L'homme consomme le divertissement pour substituer à la réalité ennuyante, des images qui le rapprochent du bonheur : « (...) le spectacle [tend] à *faire voir* par différentes médiatisations spécialisées le monde qui n'est plus directement saisissable (...) » (Debord)<sup>14</sup> Cet aspect marque de fait une tendance très individualiste dans notre empire américain. Le divertissement « en gros » nous hypnotise et nous enferme dans notre petite bulle personnelle. Tout comme les jeux, cet individualisme était présent dans l'empire romain. Pourtant, peu après, le déclin et la chute de ce même empire arrivaient. Pourrions-nous croire que la suprématie du divertissement pourrait être un signe précurseur du déclin de notre propre civilisation ?

---

<sup>14</sup> Idem 6, p. 15.

---

#### BIBLIOGRAPHIE

AROUX, S. et WEIL, Y. *Dictionnaire des auteurs et des thèmes de la philosophie*, Hachette, 1985, p. 26 à 29.

BLOOM, Allan. *L'Âme désarmée, essai sur le déclin de la culture générale*, Guérin littérature, Paris, 1987, 332 pages.

DEBORD, Guy. *La Société du spectacle*, Éditions Gérard Lebovici, Paris, 1987, 170 pages.

FOULQUIÉ, Paul. *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presse universitaire de France, Paris, 1969, p.184-185.

LEGRAND, Gérard. *Dictionnaire de philosophie*, Bordas, Paris, 1972. p. 46.

INTERNET. Site PhiloSophie: <http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie>

*L'ŒIL OBLIQUE* privilégie une position, un lieu – qui s'écarte de la ligne droite – à partir duquel se porte le regard, l'œil, qui voit, observe, considère le monde autour de lui. Ainsi, la collection *L'ŒIL OBLIQUE* est créée afin de permettre la publication de courts essais, toutes catégories confondues, d'étudiants du cégep du Vieux Montréal.

© Tous droits réservés Julien Ducharme, Anne Parent et le CANIF,  
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.  
Mai 2004.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie: Direction adjointe au Communications, CVM (17073)

Impression: Centre de reprographie, CVM

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec)

H2X 1X6

**CANIF**